

L'ABBE GREGOIRE ET LE « RETOUR DES JUIFS »

par Rita HERMON-BELOT

Si le bicentenaire a voulu sortir des sentiers battus et se donner l'émotion de la redécouverte, il y a bien réussi avec la célébration de l'abbé Grégoire. Mais les heureuses retrouvailles de la nation avec ses grands hommes ne sauraient faire oublier qu'aujourd'hui l'œuvre de Grégoire est aussi l'objet de réévaluations parfois douloureuses de la part de ceux-là mêmes qui, si longtemps, furent quasiment les seuls Français à vénérer sa mémoire : les juifs français.

Lorsqu'en notre siècle l'historiographie juive, si brutalement déliée par la *Shoa* de sa reconnaissance parfois aveuglante envers la République émancipatrice, a voulu relire Grégoire, ce fut pour découvrir sous sa plume et surtout dans le fameux *Essai sur la Régénération Physique, Morale et Politique des Juifs* de 1787, des passages dont la lecture s'avère bien pénible aujourd'hui. Voilà qui explique le destin paradoxal d'une mémoire qui de nos jours peut aussi bien être perçue comme celle d'un bienfaiteur, le libérateur par excellence, ou au contraire comme celle de l'ennemi absolu, ennemi d'autant plus dangereux qu'il se dissimulerait sous les traits de la bienveillance. La vraie question réside dans l'incommensurable difficulté théologique des relations entre juifs et chrétiens, difficulté d'autant plus profonde que les uns et les autres seront sincèrement croyants : oui ou non l'abbé Grégoire n'a-t-il été qu'un hypocrite convertisseur, déguisé en ami ?

Mais il est aussi une autre question, prosaïque et nécessaire : après tout, pourquoi le petit curé de campagne lor-

rain ou le grand homme au destin national ont-ils éprouvé un tel intérêt, un tel attachement pour ces juifs au demeurant si peu nombreux, singularité que l'abbé se reconnaissait d'ailleurs lui-même, en la soulignant dans ses *Mémoires* : « J'aurai toujours une prédilection pour ce peuple dépositaire des archives les plus antiques, des vérités les plus sublimes, les plus consolantes qui, depuis dix-huit siècles, se traînant dans tous les coins de la terre pour y mendier des asiles, calomnié, chassé, persécuté partout, existe partout et dont l'histoire écrite en caractères de sang accuse la cruauté des autres nations. » (1). Avec quelle émotion et quelle tendresse Grégoire ne nous indique-t-il pas là presque autant de questions que de réponses ? Mais comment les entendre sans retrouver l'univers de pensée dans lequel il pense l'existence juive ou plutôt les deux destins juif et chrétien, que jamais il n'envisage de séparer.

Très clair pour tout ce qui concerne le domaine civil : il faut avant toute autre chose faire des juifs des citoyens français, le projet de Grégoire l'est un peu moins dans le domaine culturel ; s'il veut aider à l'épanouissement d'une culture dont il apprécie infiniment la pointe tournée vers les Lumières : *La Haskala*, c'est-à-dire le mouvement berlinois dont l'illustre chef de file est Moïse Mendelssohn, de cette même culture Grégoire déteste ce qu'il considère comme le versant obscurantiste mais qui n'en reste pas moins le plus spécifique : la tradition rabbinique, le *Talmud*. Enfin, lorsque nous abordons la question religieuse, ses intentions se font carrément obscures : certes il parle de tolérance, mais dans l'acceptation du terme la plus limitative qui soit : réduite à l'autorisation du seul culte privé, conception qu'il ne parviendra à ouvrir à une véritable liberté qu'en 1794, au terme de la déchristianisation, lorsqu'il lui aura fallu arracher à une assemblée très sceptique une liberté égale pour tous les cultes et même pour sa propre religion !

Et pourtant l'idéal de Grégoire, très éloigné de cet œcuménisme, tendrait plutôt à une union au sein du même temple et autour du même culte, bien sûr catholique. Espoir qui permet d'ailleurs de comprendre pourquoi, bien au-delà de l'adoption de la loi dite d'« Emancipation », de tous ceux qui furent à ses côtés les défenseurs de la cause des juifs à l'Assemblée Constituante il fut le seul à continuer à s'intéresser à leur sort

avec une telle passion. Notons d'ailleurs que Grégoire pense cette union en termes de « consolation pour l'Eglise », de « rappel » plutôt que de « retour des juifs », car on aura bien sûr reconnu ici le grand thème du « retour des juifs » si cher aux figuristes qu'a présentés Catherine Maire (2).

Sous sa plume, ce thème surgit à deux occasions bien différentes : lorsqu'il réfléchit au destin des juifs eux-mêmes, mais aussi lorsqu'il se hasarde à de délicates discussions d'ordre théologique, discussions qui n'ont d'ailleurs jamais cessé au sein de la réflexion chrétienne. Ainsi de la classique question du Millénaire, dont il tente de donner un état exhaustif dans les deux éditions de 1810 et de 1828 de sa monumentale *Histoire des Sectes*, ce qui lui offre l'occasion d'une lecture critique de plusieurs ouvrages contemporains auxquels il prend un grand intérêt, ceux du Père Lambert, du Chilien Lacunza et d'un de ses amis, le Président Agier (3), trois auteurs qui, à l'aube du XIX^e siècle, se situent dans la continuité du figurisme, dont Catherine Maire nous a montré la foisonnante vitalité au siècle précédent.

Mais la relation personnelle de Grégoire au figurisme est compliquée : son intérêt, sa curiosité passionnée se lisent d'emblée dans le sérieux de son information, puisque, au sein de sa propre bibliothèque, Grégoire avait accueilli une véritable petite bibliothèque figuriste ; ils jouent sans doute aussi dans ses relations personnelles car il a pour amis des figuristes notoires tels que le Français Agier et l'Italien Degola, son compagnon de voyage privilégié ; enfin ils transparaissent dans l'inspiration qui anime nombre de ses écrits. Des figuristes Grégoire est un commentateur passionné mais prudent, car si le figurisme lui donne à penser et même à croire, cet univers de pensée aux contours si mouvants n'est pas sans l'inquiéter aussi. Selon son tempérament il tranche et retranche, comme l'y autorise d'ailleurs le genre de l'*Histoire des Sectes*, sorte de catalogue panoramique qui lui permet de distribuer à sa guise un très large éventail de croyances et de pratiques religieuses tout à fait arbitrairement intitulées « sectes ». Entre les figuristes, Grégoire fait soigneusement le tri, en intercalant des centaines de pages entre ceux qu'il accepte et ceux qu'il récuse : Les « bons » nous sont présentés au chapitre « Figuristes » (4), qui accueille sans honte les Duguet, les d'Emmare, les Sacy, les d'Asfeld et

Malot, auxquels Grégoire rend hommage sans dissimuler son adhésion à leurs thèses.

Pour lui la ligne de partage entre les figuristes fréquentables et ceux qui ne le sont guère se détermine très clairement : « n'a-t-on pas vu des hommes les uns trompeurs, les autres trompés, appliquer le sens figuratif au charlatanisme des convulsions ? » (5). Ces figuristes de l'erreur, qui n'apparaissent en fait que sous l'étiquette « convulsionnaires », se trouvent relégués bien loin, au tome II, car Grégoire ne consent à leur reconnaître que tout au plus « quelques perles dans le fumier » et surtout le projet de « consoler l'Eglise persécutée d'après la promesse divine de sa Régénération proclamée par le ministère d'Elie et la conversion des juifs » (6). Son principal souci est en fait d'établir sans le moindre doute que ceux des théologiens figuristes auxquels il tient, ont bien condamné l'œuvre des autres : « mal à propos on a voulu placer d'Etemare à la tête des figuristes (convulsionnaires, s'entend)... il se déclara contre ce qu'on appelait les grands secours » (7). Ce qui permet à Grégoire de sauver notamment ses chers Duguet, d'Asfeld et Petitpiéd. L'opinion qu'il combat avec le plus de nervosité et à laquelle il refuse de prêter la moindre bonne foi n'est-elle pas celle qui consiste à prétendre « que convulsionnisme et jansénisme sont deux choses indivisibles » ? (8). C'est que pour lui les convulsions représentent une double transgression : celle qui enfreint les règles de la décence, celle aussi qui consiste à ne pas accepter l'opacité qui voile aux hommes les desseins de Dieu, et dont Grégoire est lui-même si humblement et si profondément respectueux. Cette dernière réserve est aussi valable pour le figurisme, car nous touchons là aux limites de son adhésion : Grégoire se tiendra toujours à l'écart de ces innombrables discussions qui tentent de percer le secret de la date et des modalités d'accomplissement de la prophétie : « après avoir longuement discuté, il faut en dernier résultat savoir ignorer ce qu'il n'a pas plu à Dieu de nous révéler sur la manière du règne intermédiaire » (9).

Que retient-il alors de ces thèmes figuristes ? C'est justement dans les écrits qu'il a consacrés aux juifs que l'on peut le lire avec la plus grande netteté. D'un point de vue strictement méthodologique, il justifie cette façon de lire les Ecritures en l'attribuant aux Pères de l'Eglise, saint Augustin notam-

ment ; mais son inspiration est encore plus spécifiquement figuriste au sens du XVIII^e siècle car, pour Grégoire en effet, psaumes et prophéties constituent « le miroir historique de l'avenir et des persécutions qui affligeront l'Eglise » (10), proposition dont découle directement cette idée de l'imminence de l'accomplissement qui induit un rapport fiévreux à l'actualité, toujours interprétée comme la manifestation d'une volonté divine en cours de réalisation ; première certitude qui trouvera à s'exprimer en suivant deux lignes d'interprétation : une déploration des progrès de l'impiété, autorisés par les errements d'une partie de l'Eglise, mais aussi par l'œuvre des philosophes, car Grégoire, bien loin d'être un penseur des Lumières profanes ou mêmes déistes, ne perdra jamais une occasion de lancer une pointe acérée contre ce Voltaire qu'il exècre ! Insolents progrès de l'impiété dans lesquels il ne voit pas autre chose que l'accomplissement du mystère d'iniquité. Le thème prendra toute son ampleur au travers des chocs successifs de la déchristianisation et de l'échec de l'Eglise gallicane, épreuves d'autant plus cruelles pour Grégoire que lui a toujours voulu se situer au sein du mouvement révolutionnaire.

Mais cette même lecture des affaires du temps représente aussi un espoir, venu justement d'en face ! En effet, s'émerveille Grégoire, « dans cette assemblée de députés juifs convoqués à Paris par le gouvernement, des yeux vulgaires ne trouvent que des combinaisons humaines, des aperçus politiques, mais les hommes éclairés par la Révélation rattachent cet événement à des espérances d'un ordre surnaturel » (11).

Accent rare en ce temps, que Grégoire emprunte au figurisme : l'extrême importance prêtée à la mission dont les juifs sont investis, idée qui donne toute sa profondeur au terme de « consolation ». S'il est vrai que la mission de consoler l'Eglise de l'apostasie des gentils est bien dévolue aux juifs une fois convertis, Grégoire a aussi trouvé là la réponse au mystère qui l'a toujours fasciné, celui de la pérennité : « La dispersion des juifs et leur conversion seraient incompréhensibles si elles n'étaient miraculeuses » (12). Il s'aventure ici bien au-delà de l'idée traditionnelle de la conservation des juifs comme peuple témoin, car ce passage établit clairement que c'est par le rappel des juifs que s'accomplira le miracle. L'idée la plus incontestablement figuriste reste sans doute celle dont Grégoire

attribue l'éclatant mérite à Duguet : cette conversion n'attendra pas la fin des temps et elle concernera tous les juifs sur la terre !

Nous trouvons bien sûr ici une première réponse à cette accusation selon laquelle Grégoire aurait été un convertisseur : il ne s'agit nullement de la conversion des juifs du royaume ou de la nation française, accessibles à une politique humaine, mais d'une perspective universelle. D'ailleurs l'insistante précision du terme de « rappel » souligne bien qu'il s'agit d'une œuvre divine située hors de la portée des hommes, raison pour laquelle Grégoire s'interdit toute spéculation quant à la date et aussi tout projet de régénération spirituelle, renoncement silencieusement proclamé dans le titre même de l'*Essai*, puisque ses ambitions se limitent à la « Régénération physique, morale et politique » des juifs.

Il faut d'ailleurs rappeler la méfiance manifestée par Grégoire à l'égard de certaines entreprises de conversion lancées de son temps par une société spécialement créée à cet effet, société protestante il est vrai (13), et surtout ce fait que Grégoire n'a jamais voulu se lancer lui-même dans une tentative de conversion, lui qui eut pourtant des relations personnelles suivies et même profondément amicales avec beaucoup de juifs en France ou à l'étranger et qui fut à plusieurs époques de sa vie un homme de grand pouvoir !

Si l'inspiration que Grégoire tire du figurisme paraît décisive pour éclairer l'incontestable originalité de sa manière d'appréhender la question de l'existence juive, elle n'en pose pas moins un problème délicat, celui de son évolution au long de la vie et de l'œuvre : à partir de quand faut-il la considérer ? Très tôt, nous semble-t-il. Certes, l'*Essai*, la plus ancienne de ses œuvres qui nous soit connue puisqu'elle date de 1787, ne semble s'y référer qu'à peine le temps de quelques passages fugitifs ; mais la situation de ceux-ci paraît tout à fait stratégique puisqu'ils encadrent notamment l'ouvrage, frontispice et conclusion, ouvrage qui, il faut le rappeler, était l'œuvre de circonstance d'un candidat, petit prêtre assez obscur qui entend bien remporter la palme d'un prestigieux concours et accepte donc de se soumettre docilement aux consignes strictes, prosaïques et passablement sécularisées fixées par les membres du jury : les chapitres XV et XX reprennent presque exac-

tement les *desiderata* formulés par l'académicien Roederer, initiateur du concours (14) ! Si cette inspiration figuriste va toujours s'amplifiant, jusqu'à constituer toute la fin du tome III de l'*Histoire des Sectes*, on voit Grégoire réemployer les termes mêmes de certains passages de l'*Essai* ; pourtant on peut sans doute lui accorder ce crédit d'avoir été capable, au terme de quarante années de réflexion, d'inventer des formules neuves pour des idées neuves ! Enfin, quel cas ferons-nous de sa propre parole, puisqu'il affirme lui-même avoir déjà développé ces thèmes dans un sermon qu'il eut le courage de prononcer en 1785 dans l'église Saint-Jacques de Lunéville, à l'occasion de l'inauguration, exceptionnellement autorisée par le roi Louis XVI (16), d'une synagogue. Sermon auquel il faisait déjà allusion dans une lettre datée du 1^{er} septembre 1787, adressée au pasteur Ehrmann de Strasbourg (17).

Si le zèle vibrant qui anime Grégoire le pousse à tenter d'améliorer le sort des juifs dans leur propre intérêt, il faut sans doute reconnaître aussi dans ce beau projet l'expression d'une tout autre espérance ; apporter sa petite pierre bien modestement humaine à l'édifice, faciliter un tant soit peu le processus qui mène à la Rédemption en mettant au moins un terme à ce qu'il appelle les « préventions » (bien justifiées d'ailleurs) des juifs contre les chrétiens, si mauvais frères ; entreprise qui disqualifie d'autant plus radicalement toute forme d'antijudaïsme comme interprétation erronée et éminemment perverse de la volonté divine.

La reconnaissance de l'importance de cette source d'inspiration chez Grégoire montre aussi que sa pensée se déploie dans un univers intellectuel qui est bien celui du jansénisme ; sans vouloir en faire « un janséniste pur et dur », comme certains ont pu le redouter, rappelons seulement l'hommage rendu par celui qui ne craint pas « d'appliquer à beaucoup de livres sortis de l'école de Port-Royal, la comparaison des greniers de Joseph, auxquels il faut recourir dans les temps de disette » (17).

Autant dire qu'un projet révolutionnaire, intéressant apparemment les seuls domaines politique, social et culturel peut, en fait, naître d'une réflexion dont la source est toute spirituelle et janséniste, ce qui nous ramène sans doute au cœur même de la problématique du présent colloque.

NOTES

- (1) *Mémoires de Grégoire* publiés par H. Carnot. Voir la réédition de Paris, Edition de la Santé, 1989, par J.-C. Deniau, p. 137.
- (2) Voir, dans le présent volume, l'étude de Catherine Maire.
- (3) Grégoire cite surtout trois volumes in-4° en latin, restés manuscrits, mais dont il a réussi à se procurer une copie, du jésuite chilien Lacunza († 1801) ; les *Psaumes nouvellement traduits sur l'hébreu et mis dans leur ordre naturel...*, d'Agier, 3 vol. in-8, Paris, 1809 ; et les *Véritables promesses faites au peuple juif et à toute l'Eglise*, in-12, Paris, 1807, du père Lambert.
- (4) *Histoire des Sectes*, 2^e édition, 1828, t. V, ch. IV.
- (5) *Ibid.*, p. 316.
- (6) *Ibid.*, t. II, p. 149.
- (7) *Ibid.*, t. II, p. 134.
- (8) *Ibid.*, t. II, p. 157.
- (9) *Ibid.*, t. II, p. 372.
- (10) *Ibid.*, t. V, p. 314.
- (11) *Ibid.*, t. II, p. 361.
- (12) *Essai sur la Régénération...*, édition « Champs », Paris, Flammarion, 1988, ch. II, p. 51-52.
- (13) *Histoire des Sectes*, éd. 1810, t. I, p. 397-398.
- (14) Rapport de Roederer, *Affiches des évêchés et de Lorraine*, août 1787, n° 35, p. 276, col. 1 et P. 277, col. 1.
- (15) *Histoire des Sectes*, t. III, p. 290.
- (16) Voir P. Grunenbaum-Ballin, « Grégoire convertisseur ? » dans la *Revue des études juives*, Paris, 1962, p. 391, note 4.
- (17) *Histoire des Sectes*, t. V, p. 317.